Institutional Repository - Research Portal
Dépôt Institutionnel - Portail de la Recherche
researchportal.unamur.be
University of Namur

RESEARCH OUTPUTS / RÉSULTATS DE RECHERCHE

Crier, chanter, taguer

Saint-Amand, Denis

Published in:
COnTEXTES: Revue de Sociologie de la Littérature

DOI:
10.4000/contextes.8786

Publication date:
2020

Document Version
Version revue par les pairs

Link to publication

Citation for pulished version (HARVARD):
Saint-Amand, D 2020, 'Crier, chanter, taguer: Compte rendu de Zoé Carle, Poétique du slogan révolutionnaire, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, 2019', *COnTEXTES: Revue de Sociologie de la Littérature*. https://doi.org/10.4000/contextes.8786

General rights
Copyright and moral rights for the publications made accessible in the public portal are retained by the authors and/or other copyright owners and it is a condition of accessing publications that users recognise and abide by the legal requirements associated with these rights.

- Users may download and print one copy of any publication from the public portal for the purpose of private study or research.
- You may not further distribute the material or use it for any profit-making activity or commercial gain
- You may freely distribute the URL identifying the publication in the public portal ?

Take down policy
If you believe that this document breaches copyright please contact us providing details, and we will remove access to the work immediately and investigate your claim.

Download date: 04. Jul. 2025

Crier, chanter, taguer

Compte rendu de Zoé Carle, *Poétique du slogan révolutionnaire*, Presses Sorbonne Nouvelle, 2019

Denis Saint-Amand

FNRS – Université de Namur

Littératures parallèles, Politique, Révolution, Slogan, Poétique

Issu d'une thèse menée sous la direction de Tiphaine Samoyault, l'essai de Zoé Carle adopte les points de vue et outils de la poétique, de la rhétorique, de l'anthropologie et de la linguistique pour se donner les moyens de saisir les contours d'une forme brève, polymorphe, susceptible de s'épanouir sur des supports et dans des domaines variés, dont l'auteure isole un régime particulier. Comme l'écrit cette dernière, il s'agit ici, « en prenant en compte à la fois les caractéristiques formelles, les modalités d'élaboration et les vies sociales des slogans, […] de prêter attention à des processus de subjectivation collective dans lesquels la poéticité joue un rôle immense » (p. 15). L'ouvrage comporte trois parties : la première envisage « les vies matérielles des slogans » observées par l'auteure lors de la révolution égyptienne de 2011 ; la deuxième, qui donne son titre à l'essai, cherche à exposer les logiques d'une « forme brève moderne » oscillant entre outil de propagande et objet poétique ; la troisième enfin interroge les « vies et morts des slogans », c'est-à-dire leurs effets rhétoriques et leurs devenirs éventuels après qu'ils ont été énoncés.

Il est souvent d'usage, dans les genres évaluatifs, de commencer par recenser les mérites d'une production pour laisser ensuite la place au cortège des réticences — cet agencement ayant pour effet que la chronique, le rapport ou le compte rendu laissent souvent un goût amer. Qu'on me permette d'inverser la tendance. L'ouvrage, cela n'a rien d'infâmant, prête le flanc à un certain nombre de critiques, qu'il ne s'agit pas de passer au bleu, mais dont j'aimerais me débarrasser pour souligner les apports de l'ensemble. Certains défauts de cet essai sont par ailleurs le revers de ses qualités : s'il est plaisant à lire et témoigne de l'alacrité de son auteure, le volume aurait mérité une supervision éditoriale plus attentive qui, en plus de le débarrasser de coquilles, anacoluthes et redites[1], aurait affermi sa structure et son propos. La deuxième partie, proposant une réflexion générale sur le slogan révolutionnaire, aurait ainsi gagné à précéder la passionnante étude de terrain liminaire, les difficultés inhérentes à la saisie de l'objet étant en l'état exposées tardivement (« [elles] tiennent en tout premier lieu à la plasticité d'un objet protéiforme, qui se déploie tantôt sur des supports écrits, tantôt à l'oral, mais aussi à la fluidité du cadre énonciatif dans lequel il s'inscrit », p. 128). Face à ces obstacles, l'auteure ne livre pas de définition stricte du slogan révolutionnaire, préférant, tout au long du volume, appréhender le genre par le biais d'une poétique de l'apposition fluctuante qui met en relief certaines de ses caractéristiques mais lui fait parfois perdre de sa substance[2]. Dans sa progression et ses oscillations, cette saisie de l'objet

[1] Le fameux « La poésie est à faire par tous. Non par un » est de cette façon cité à trois reprises comme principe dynamique (et non comme objet du corpus) et est attribué p. 64 au « comte Ducasse » [*sic*].

[2] Appositions et attributs permettent à l'auteure d'accumuler une série de caractéristiques sur l'objet : le slogan révolutionnaire est, entre autres, présenté comme des « perturbations visuelles et sonores » (p.11), un « matériau volatil et éphémère » (p. 15), un « énoncé politique contraint » (p. 15), des « formules avant tout politiques » (p. 15), « un élément incontournable de l'action collective » et « un insaisissable objet de recherche, à la fois évident sur le plan de l'intuition et difficile à définir » (p. 15), « un acte de langage collectif, qui engage la représentation d'un groupe, sa constitution et sa puissance symbolique » (p. 22), un « dispositif de sensibilisation au sein de l'action collective » (p. 23), une « littérature du nous par excellence » (p. 24), des « énoncés fermés, autoritaires, ennemis d'une pensée subtile » (p. 25), des « formes brèves » qui sont aussi « médias et dispositifs polyphoniques » (p. 28), « une forme protéiforme, ouverte sur le monde » (p. 28), des « activités par lesquelles les individus s'agrègent au collectif, matrices de sens » (p. 28), un « outil logistique au sein de l'action collective » (p. 32), une « formule textuelle, aisément mémorisable » (p. 33), etc.

fonctionne aussi par oppositions : trois axes (« individuel/collectif », « action/savoir », « éphémère/permanent », p. 147) permettent de cette façon à Zoé Carle de discerner certains traits saillants d'une forme brève dont la singularité apparaît aussi en contraste d'autres genres (l'aphorisme, le proverbe, l'épigramme), mais tient surtout aux conditions dans lesquelles elle peut s'accomplir.

De même, la mobilisation de sources issues de champs disciplinaires multiples apparaît incontestablement comme un choix heureux, qui donne à l'auteure les moyens de construire une démarche adaptée à son objet plutôt que de faire entrer celui-ci dans des cases préétablies, mais la perspective interdisciplinaire se révèle parfois syncrétique et agrège des références quelquefois dispensables (ainsi des travaux sur l'argumentation publicitaire, auxquels la place octroyée semble trop importante pour traiter d'un objet dont la forme paraît moins significative que le contexte d'énonciation) ou traitées hâtivement (sur la sociologie des groupes, la rhétorique du Groupe μ, la notion d'invention ou celle d'*ethos*, par exemple).

Enfin, l'ambition de la recherche se mesure tant à la variété des sources secondaires convoquées qu'à l'extension du corpus interrogé par l'auteure, mais l'hétérogénéité de ce dernier affaiblit la cohérence et la précision du propos : en sus des slogans de la révolution égyptienne déclenchée en janvier 2011, Zoé Carle se fonde en effet sur des slogans de mai 68 et des années de plomb italiennes qui ont déjà été largement étudiés et interroge la présence de la parole révolutionnaire dans un ensemble d'œuvres littéraires (Louise Michel, Naguib Mahfouz, Nanni Balestrini, Ghérasim Luca, Maria « Volodine » Soudaïeva) dont le traitement ne manque pas d'intérêt, mais relève d'une problématique distincte, qu'il aurait été probant de traiter indépendamment. Ces effets de redites et d'éclatement auraient sans doute été atténués par la composition d'un corpus plus restreint ou, à tout le moins, plus homogène – recourant, par exemple, aux slogans qui ont émaillé les révolutions tunisienne et algérienne à la même époque, ou à ceux ayant accompagné des mouvements sociaux encore plus récents.

Au-delà de ces quelques réserves, il faut souligner les qualités de cet essai qui brille par la pertinence de son objet, l'aplomb de son auteure et les moyens déployés pour tenter de saisir au plus près les rouages d'une forme. Le slogan révolutionnaire se révèle un phénomène complexe, fuyant[3] et dont l'analyse implique la prise en considération de données privilégiées par les études littéraires et linguistiques, les recherches en communication et médiologie, les sciences politiques et l'anthropologie. Pareil projet de recherche constitue en cela un véritable défi. L'auteure donne un solide état de la question en se fondant sur les travaux pionniers consacrés à la forme du slogan, aux contre-discours et aux mouvements révolutionnaires (Philippe Artières, Louis-Jean Calvet, Erik Neveu, Olivier Reboul, Danielle Tartakowsky, parmi d'autres) et puise dans une boîte à outils fournie pour varier les approches : le slogan se trouve de cette façon envisagé comme performance (dans le sillage des travaux de Pierre Bourdieu et de Judith Butler), mais aussi comme discours énoncé sur des supports multiples infléchissant ses effets (ce qui se crie dans une manifestation peut ensuite être écrit sur des murs et pancartes, avant d'intégrer la mémoire collective en perdant sa force perlocutoire, voire d'être repris cyniquement par ceux qui étaient ciblés par le slogan originel), comme forme éphémère, comme production fondée sur un rythme spécifique, comme « trouvaille » et comme vecteur d'une représentation collective — chacune de ces prises permettant d'éclairer les spécificités de l'objet sans que l'auteure, conservant toujours à l'esprit sa labilité, ne tente de le figer artificiellement.

[3] Si la notion de slogan peut se définir de façon minimale comme une formule concise et expressive, c'est sa scène d'énonciation qui conditionne à la fois son actualisation formelle, ses fonctions, les supports qu'elle investit, etc. Comme l'écrit l'auteure, « un slogan révolutionnaire peut être un slogan qui appelle à faire la révolution ; un slogan fabriqué et énoncé par des "révolutionnaires" ; ou bien un slogan "révolutionnaire" au sens où la trouvaille qu'il constitue renverse les codes de production et d'énonciation du champ dont la forme se réclame. » (p. 22)

On appréciera tout particulièrement l'étude de terrain menée par la chercheuse, qui, après avoir observé à distance le premier mouvement de la Révolution égyptienne de janvier-février 2011, s'est rendue au Caire en septembre de la même année pour observer les scènes révolutionnaires. Durant neuf mois, l'auteure étudie les rassemblements des insurgés, donnant à voir des logiques distinctes des formes traditionnelles de manifestations en France et des modalités singulières de composition et de mise en circulation de slogans. Comme l'explique Zoé Carle, les manifestations relèvent en Égypte d'un « modèle radial » (p. 35) en ce que les marches consistent non en un défilé mais en un mouvement de ralliement d'un centre – la place Tahrir – où les manifestants se rassemblent de façon statique ; ces déplacements fragmentés et convergents étant rythmés par des cris et chants enjoignant la population à grossir le cortège (« Descends, descends » ou « Ô familles, rejoignez-nous… » – p. 36). L'étude se distingue ici par la complétude des angles adoptés pour rendre compte de la pratique : l'auteure décortique minutieusement les scènes auxquelles elle assiste et livre des remarques éclairantes sur la distribution des rôles au sein de ces cortèges et des *stand-in* ; sur la polyphonie et la spectacularisation des scènes de proférations (volontiers enregistrées par les téléphones portables des manifestants) ; sur les mécanismes de reprise, d'expansion et de reconfigurations de slogans tantôt appelés à intégrer des ensembles chantés plus vastes tantôt remodelés pour porter un autre message, souvent complémentaire du premier ; sur les « temps morts » survenant lorsque le rythme de la performance s'amenuise et sur les slogans « ratés » dont les auteurs ne parviennent pas à ce qu'ils soient repris par la foule ; sur le rôle des martyrs (en particulier, l'étudiant Khaled Sa'îd, assassiné par deux policiers à Alexandrie, le 6 juin 2010) dans l'élaboration de l'argumentation révolutionnaire ; sur le rythme des paroles chantées et proférées ; sur la fonction fédératrice de leur portée comique (en particulier, de la *nokta* égyptienne – sorte de mot d'esprit permettant de renverser les rapports de force, p. 227-228) ; sur les rapports intertextuels à l'œuvre dans ce corpus (certains slogans sont empruntés aux supporters des clubs de la ville, d'autres se muent en matrices à partir desquels d'autres formes peuvent apparaître, par jeux de substitutions et d'analogies).

Enfin, la finesse de la chercheuse se lit également dans son choix d'intégrer à la réflexion certaines pages du journal de terrain qu'elle a tenu en Égypte. Celles-ci constituent la marque d'une subjectivité assumée, confrontant le lecteur aux scènes révolutionnaires telles qu'elles ont été vécues par l'auteure, permettant de jauger les principes de constitution des rassemblements et de circulation des informations à leur sujet, mais aussi de mesurer les risques encourus dans un contexte troublé. Si la communication du journal d'enquête est plus habituelle dans le domaine de l'anthropologie, il s'agit d'une pratique encore peu exploitée dans les études littéraires, qui, en dévoilant les conditions et le cheminement d'une réflexion, permet non seulement de dépoussiérer la forme traditionnelle de la thèse académique, mais aussi le mythe de son achèvement et de son cloisonnement — ce qui, dans le cas d'un travail portant sur un objet si polymorphe et polyphonique, tient autant de l'audace que de la clairvoyance.